

INDIEN QUI TIRE LE PULQUE.

L'aloès qui dans différentes contrées ne sert que de haie impénétrable pour diviser les champs, qui à la Havane même ne recèle qu'un jus âcre et vénéneux, est au Mexique la plante sur laquelle la nature a réuni le plus de qualités bienfaisantes. De ses longues feuilles les Indiens tirent un fil très-fin et très-solide, dont l'industrie européenne formera bientôt des tissus qui rivaliseront avec ceux du chanvre et du lin : les hamacs, ces lits portatifs si utiles dans un pays chaud où les commodités de la vie ne sont guère généralisées, sont tressés de Pita, nom que les Espagnols donnent au fil et à la ficelle d'aloès ou alzabara, que les indigènes nomment Maguey. Le papier sur lequel les anciens Mexicains écrivaient ou peignaient leur histoire était aussi de Maguey : son nom scientifique est *agave americanus* et ce nom lui convient peut-être exclusivement par sa qualité particulière de renfermer dans la partie inférieure du tronc et dans un réceptacle qui se trouve au centre des racines une liqueur blanchâtre, spiritueuse et assez agréable au goût qui suppléait chez les Indiens le vin qui leur était inconnu. Quelques Européens qui se rendent au Mexique s'y habituent et la préfèrent à la bière et aux autres boissons, mais elle a le défaut de ne pas se conserver au-delà de deux jours après être tirée de la plante, et de n'être jamais assez dégagée des parties fibreuses et végétales qui lui ôtent la limpidité. Le meilleur pulque se récolte dans les plaines d'Apam, à deux petites journées de la capitale. C'est au moyen d'une longuealebasse d'une espèce qu'on cultive exprès, et qui fait l'effet d'un siphon, que les paysans absorbent le pulque et en remplissent les outres : on le clarifie en le filtrant dans des sachets et on l'apporte journellement à la ville aux pulqueries, d'où il est distribué à la population. Les indigènes l'aiment avec passion et il trouble leur raison quoiqu'il ne produise pas le même effet sur les Européens habitués au vin. En général ces derniers conviennent que le pulque est une boisson excellente pour apprécier le mérite du vin de Bordeaux.



COSTUMES MEXICAINS.

Extraction du Pulque du Maguey (Aloès) au moyen d'une longuealebasse avec laquelle on l'aspire.



Marchand de Volailles. Marchand de Graisses. Marchande de Bonbons.

MARCHAND DE POULETS, DE BONBONS, ETC.

La ville de Mexico est bâtie sur un terrain horizontal; ses rues sont larges et droites, et même bien pavées, beaucoup de voitures s'y croisent en tout sens, mais ce sont des équipages de luxe et on n'y voit pas ce mouvement de chariots pesamment chargés qui encombrant les rues de Londres et de Paris. Le colportage est en possession de fournir aux besoins de la vie et du commerce, et la quantité de bras qu'il exige augmente la proportion de la classe laborieuse sur la classe aisée. Les places et les rues offrent un mouvement continuel de gens rembrunis par le soleil, à moitié nus, chargés chacun de l'objet qu'ils débitent, et l'annonçant par des cris perçants et variés; les Indiens surtout, qui n'entendent rien à la manœuvre de nos voitures, descendent par troupes chargées de bois, de charbons, de fourrages, plâtre, vernis, et en un mot des différents produits des environs. C'est avec la tête plus qu'avec les épaules qu'ils portent les fardeaux les plus pesants. Chaque denrée a un récipient particulièrement façonné pour la contenir; c'est ainsi que la pl. n° 39 représente un paysan apportant des poulets dans une cage qui ne sert qu'à cet usage. La femme qu'on voit près de lui est une marchande de bonbons. La consommation de cette sorte de friandise est très-grande au Mexique: aussi y a-t-il tel homme qui avec la mine et le costume d'un véritable sauvage excelle néanmoins dans l'art du confiseur et du compotier. Quelques confiseurs provençaux qui ont voulu dernièrement ouvrir des boutiques de sucreries dans la capitale se sont trouvés trompés dans leurs espérances et leurs calculs, ayant eu le sort de ceux qui apportaient des vases à Samos et des chauves-souris aux Athéniens.

MARCHE, ETC. FEMME DE CIUDAD RODRIGO.

Il n'y a nulle part plus de variété de costumes que dans les provinces de la république. Chaque caste a le sien; non contentes de la diversité de leurs couleurs elles y ajoutent celles de l'habillement. Les Nègres, les Métis, les Indiens, les Créoles, les Espagnols se distinguent aisément aux traits et aux costumes. Cependant la chaleur du climat ne les rend jamais trop compliqués ni embarrassans; celui des femmes consiste toujours dans un jupon et un mantelet dont la forme et la couleur varient comme on peut voir dans les planches précédentes.

Nous avons choisi les plus élégans et les plus bizarres, comme celui qui est ci-joint, et qui contraste par sa sévérité avec ce que peut avoir de séduisant la draperie légère des Palenquiennes. Les Indiens modernes ont conservé de leurs ancêtres l'usage des ouvrages en natte pour grand nombre de choses. Le panier que porte cette femme est de feuilles de roseaux tissées avec soin. On les appelle Tompeates. Les servantes s'en servent à Mexico même pour aller au marché. Pour mieux caractériser le pays cette jeune Indienne apporte un ananas que les Espagnols appellent *una pina* à cause de sa ressemblance avec les pommes du pin. Cet excellent fruit abonde dans les terres basses du Mexique, ainsi que la *chirimoya* qui renferme une pâte délicieuse d'un goût analogue à une glace à la vanille; le *mamey* dont le fruit rappelle le goût et la couleur du melon. Les différentes familles de zapotes, le cocotier, le bananier, la guayava, l'aguajate, les tunas (figues d'Inde) et beaucoup d'arbres fruitiers dont quelques uns viennent avec peine dans nos serres, compensent par leurs saveurs suaves et variées l'absence de nos raisins, qui à cause des pluies périodiques ne mûrissent qu'imparfaitement sous les régions équinoxiales.



COSTUMES MEXICAINS.
Femme de Ciudad Rodrigo
Province de Yucatan.



COSTUMES MEXICAINS.

(Atelage)
Litière de Vera-Cruz à Mexico.

LITIÈRE.

Lorsqu'on arrive à Vera-Cruz, l'insupportable chaleur du climat, les impitoyables légions de moustiques, mais surtout le danger imminent de succomber à l'affreux *morbus ichterode*, qui veut dire fièvre jaune, forcent à chercher les moyens les plus prompts de se soustraire à l'influence de ces lieux funestes, justement appelés le tombeau des Européens. Mais ces moyens ne sont pas ce qu'il y a de plus facile à trouver ni les plus commodes à employer. Rarement on trouve des voitures de retour pour la capitale, car souvent elle ne descendent qu'à Xalapa. D'ailleurs le chemin de cette dernière ville à la Vera-Cruz est très-difficile pour les voitures à quatre roues, à cause des sables profonds et mouvans, qu'il faut traverser dans les environs de Santa-Fé. Les mulets sont d'ordinaire la ressource des voyageurs pressés; mais on est obligé de laisser ses bagages en arrière, et il faut s'exposer pendant les premières journées au soleil brûlant de la zone torride, sur des plaines arides, embrasées de ses rayons. Une manière assez commode, surtout pour les dames, de se tirer d'embarras est de se procurer une litière, espèce de caisse suspendue sur deux brancards, que deux mulets soutiennent. Le dessin rend inutile une plus ample description. Ce moyen de voyager est lent et cher, mais en revanche il est fort doux et commode, et le balancement produit par le pas mesuré des mulets dressés pour cet usage, engage au sommeil, ce qui est un grand bienfait dans un pays où des cousins d'une énorme taille vous poursuivent toute la nuit de leurs piqûres et de leur bourdonnement. Le prix d'une litière de Vera-Cruz à Xalapa (trente lieues) est ordinairement de 50 piastres, à peu près 250 francs. Le banc de sable appelé Arénal de Santa-Fé, oppose une difficulté presque invincible à la construction d'une bonne route.

FRAY GREGORIO CARMELITE.

Un phénomène fort remarquable dans l'histoire moderne du Mexique, c'est que le mouvement insurrectionnel qui décida de son indépendance fut commencé et guidé par des membres du clergé; Hidalgo, Morelos, Matamoros étaient des curés. Rayon était chanoine, Fray-Gregorio moine. Les trois premiers, surpris par les Espagnols, furent exécutés selon les sévères instructions du vice-roi. Fray-Gregorio, au moment d'être fusillé, obtint en promettant quelque révélation, de passer plusieurs années dans un cachot de Cadix, d'où il ne sortit que lors de la proclamation de 1820. La difficulté d'obtenir la sécularisation de Rome lui fait porter encore l'habit monacal pour lequel il a moins de vocation que pour l'écharpe de général. Le costume sacerdotal néanmoins lui procure plus de vénération et de respect de la part du bas peuple et surtout des femmes, que ne lui en attireraient tous les lauriers et les couronnes que la patrie reconnaissante décerne à ses défenseurs. L'habit sacerdotal conserve encore un prestige tout-puissant sur les Mexicaines. Elles croient qu'en touchant ces hommes sacrés, elles sont en contact avec des êtres d'une autre nature, avec les gardiens de ces lieux enchantés, de ce paradis vers lequel elles s'élancent avec leur imagination méridionale. On en voit au sortir des églises embrasser à genoux avec une sorte d'extase, la robe de bure grossière des élus du Seigneur. Leurs traits, leurs yeux nageant alors dans une volupté mystique montrent que leur âme se détache pour un moment de la terre et de la matière, et s'élève vers ces brillants fantômes dont des légendes merveilleuses ont peuplé leur cerveau. Mais, pour en revenir au principal sujet de cette planche, l'esprit qui anima, en 1810, une partie du clergé mexicain, s'explique par l'injustice avec laquelle l'Espagne en agissait même avec les ecclésiastiques américains. Ceux-ci ne parvenaient presque jamais aux hautes et lucratives dignités de l'église. Les Espagnols s'emparaient des gras bénéfices, et laissaient les cures modiques et fatigantes aux indigènes. L'intérêt personnel, et l'intérêt national se trouvèrent d'accord, et l'indépendance eut des chefs tonsurés. Il n'en est pas de même de la liberté. Celle de la presse, entre autres, est aussi odieuse au clergé mexicain qu'à celui de France et de tous les pays.



Mela
Fray Gregorio Carmelite. (Général)
Carme déchaussé un des chefs de l'insurrection.
Vénération des femmes pour les moines.

+ en folio -



Coche de Colleras

Voiture de voyage, de Mexico à Jalapa. Vue du grand Pù d'Orizaba.

COCHE DE COLLERAS.

Le peu d'ouvrages publics entrepris par les Espagnols ont été commencés avec tant de magnificence et de grandeur que souvent ils sont restés imparfaits. Telle a été la chaussée qui devait conduire de Xalapa à Mexico. Pavée avec le plus grand soin, amenée à travers les plus grandes difficultés de terrain, liée par des ponts magnifiques, il est à regretter qu'elle ne soit pas achevée. Il arrive donc qu'après avoir fait quelques lieues commodément on tombe tout à coup dans des ornières profondes et on éprouve les plus cruelles secousses en heurtant contre les rocs que les pluies détachent des montagnes, et en franchissant les ravins qu'elles creusent le long de la soi-disant route. Ce chemin si imparfait rend nécessaire la longueur interminable des voitures mexicaines, qu'on pourrait nommer *inversables*, car tandis que l'avant-train se trouve suspendu sur un précipice les roues de derrière sont encore sur un terrain solide. Mais d'autre part de semblables routes, et de telles voitures rendent aussi nécessaire une armée de mulets pour les traîner, et en dernière analyse une bourse bien garnie pour arriver à travers mille incommodités, cahottés, meurtris, pillés, jusqu'à la capitale. Trois hommes sont de rigueur pour ces lourds équipages, deux postillons et une espèce de conducteur chargé de recevoir l'argent et responsable des effets des voyageurs. Dans le grand nombre de mulets qu'on attelle il y en a toujours une partie qui ne traîne pas la voiture, mais qui est là pour relayer ceux qui sont fatigués. Cette multitude de quadrupèdes ayant besoin d'un local fait exprès, c'est à leur commodité qu'on sacrifie celle des voyageurs qui n'ont d'autre certitude que de coucher sur leurs lits s'ils en apportent avec eux. Le prix d'un voyage en voiture de Mexico à Vera-Cruz est généralement de 250 piastres, mille francs à peu près.

COCHER MEXICAIN.

Les chevaux mexicains sont excellens pour être montés, mais ne sont pas d'assez haute taille pour être attelés. C'est ce qui fait qu'on préfère les mulets pour les voitures et les équipages, car ces derniers, construits sur d'anciens modèles, n'ont pas atteint la légèreté de nos brillantes berlines et de nos *landaus*. Le haut prix du fer qui vient tout d'Europe fait qu'au Mexique on se sert encore de longues soupentes à rochet, et de ces interminables brancards de bois assez ressemblans à des poutres peintes. Les voitures n'ont pas de siège pour le cocher, car celui-ci, pour mieux diriger les mules, animal parfois assez rétif, monte à la manière des postillons. Une berline de ville débouche donc gravement d'une rue et vous voyez premièrement paraître le cocher avec son chapeau à trois cornes et son unique botte, car la jambe qui reste du côté du timon n'étant pas en vue n'a pas besoin d'une chaussure de prix, ensuite un avant-train, et puis une caisse bien bombée et bien vernie où sont sans cesse ballottées une demi-douzaine de vieilles baronnes, et enfin arrive l'arrière-train avec un ou deux polissons qu'on décore du nom de laquais. Les nouveaux agens diplomatiques des états qui ont reconnu la république ont en vain essayé d'introduire le goût des équipages modernes, les nobles mexicains croiraient déroger aux prérogatives de leur rang en remplaçant les graves et pacifiques mules par des chevaux à courte queue et les cochers à queue par des cochers tondus. Il est aussi à remarquer que ces mules hiérarchiques portent leurs queues soigneusement enveloppées dans de petits sacs de cuirs enjolivés de plaques de métal.



Cocher d'une maison noble.
Chaussé d'une seule botte.